

Frédéric Dahan
le 2 mars 2013

Cher René,

Partons d'un constat - que ce qui suit avérera d'une façon non tautologique :

- Il n'y a pas encore de collectif freudien

C'est que l'époque de la psychanalyse n'est pas encore advenue.

Mais qu'est-ce qu'une époque ?

Et peut il y avoir même une époque de la psychanalyse ?

...

Disons, pour commencer, qu'une époque est un moment décisif de transition. Où émerge quelque chose de nouveau qui n'a jamais été pensé, ou mieux, qui fait valoir qu'y domine *l'ignorance*.

Cette ignorance *fait texte* avec l'ensemble des écrits de Freud et l'enseignement de Lacan, ensemble qui fonctionne sous le nom de *psychanalyse*.

Et sans cette ignorance, cet ensemble textuel multidimensionnel ne fait pas *discours*.

C'est dire que l'inconscient structure une stratégie d'écriture qui recèle l'ignorance dans la trame du Texte de Freud que j'assimile par cette majuscule à son dire, soit aussi au dit de l'inconscient.

Ou mieux encore, au *désir de l'analyste* comme fonction objectalisée de l'ignorance.

Il est nécessaire, ici, de préciser que la fonction du désir de l'analyste s'appuie d'un et dans un discours dit de l'analyste.

Or suivant Lacan, ce discours, dernier venu, permet d'écrire les autres discours et les «*surplombe*». Mais ce «*surplombement*» n'a rien de transcendantal, car le dire de Freud n'est pas libre et ne ressortit pas de façon autonome à «*notre*» discours.

À le croire tel, c'est l'ignorance qui se trouverait fixée dans le transcendant qui est l'autre nom du nihilisme qui nécessite justement *une dissolution continue*.

Non, ce que nous apprend Lacan, c'est que le discours de l'analyste *relaie* les autres discours en deux points corrélatifs :

-1 *les dire des autres discours se ferment dans l'analyse ...*

-2 *... d'où la ronde des discours situe les lieux dont se cerne le dire de Freud.*

Il y a là une topologie singulière de la fonction de notre discours à l'endroit des autres discours qui structure une lisibilité de l'ignorance.

Cette ignorance freudienne ne va donc pas sans les autres discours qui la cernent matériellement.

C'est dire que notre souci à l'endroit des autres discours fait consister le nihilisme à dissoudre - nihilisme insu et propre à «*notre*» discours.

C'est à cet endroit que je souhaite relever un point de votre position : (8) *Exister* qui emporte tout mon accord tant ce que vous écrivez me paraît constituer, à la suite de Lacan, une énoncé à la hauteur d'un enseignement vivifiant.

Vous écrivez : « ... le sujet détermine (seul?) le schématisme qui le conduit à rapporter topologiquement -en termes d'ouverture- une logique à une autre. »

Le point en question est l'interrogation que recèle votre parenthèse :
seul ?

Car si le sujet se produit, à l'encontre du nihilisme, en ouvrant à un savoir de l'ignorance; cette production d'un plus de jouir ne garantit en rien qu'elle implique, en même temps, la constitution d'un collectif - avec même un seul autre.

Et dire «sujet», ne me paraît pas même convenir, tant ce qui se produit, dans l'évanescence de sa ponctualité, ne peut être qu'un *étranger à soi-même* qui subvertit le sujet, voire le dissout.

Et cet *étranger à soi-même* exile de toute terre promise, de tout rapport avec l'autre.

Ni l'un ni l'autre ne sont, dès lors, responsables de cette non-missibilité à laquelle se rapporte la production d'un plus de jouir.

Nul doute, pour forcer le trait de ma question, qu'il faille être seul, pour se produire. Mais quel lien avec l'autre cette production constitue ?

Car l'autre peut rester fixé dans son discours sans disconvenir à cette production - pendant et après celle-ci. Et n'est-ce pas là un trait constant du malaise de la psychanalyse ? (...)

C'est ici que me semble prendre toute son importance ce que je soulignais, plus haut, de la citation tirée de «L'étourdit» : « *C'est à se fermer dans l'analyse que leur ronde (des autres discours) situe les lieux dont se cerne ce dire (de Freud).* »

Alors qu'est-ce à dire ?

Que seul *dans* l'acte analytique se constituerait un collectif freudien ?

Car seul l'acte analytique rend responsable de son bilinguisme à l'endroit d'une *seule* et même langue en échange entre analysant et analyste.

Alors, dans cet acte, de quelle dimension serait ce collectif :

- de dimension 1 et 2 en tant que les «protagonistes» s'équivalent dans l'énonciation
- et donc, de dimension 2 et 3 en tant qu'il faut compter avec le dire indirect de Freud en tant qu'il supplémente les dimensions 1 ou 2 ?

Et encore ? :

Quel *écart* entre l'*exister* de l'analyste en dehors de l'acte ou dans celui-ci ? Si c'est dans l'acte que l'*exister* détermine l'exister en dehors de l'acte, alors cette détermination ne me semble pas se rapporter au «sujet analyste».

Mais à l'ignorance qui détermine son existence, ignorance qui reste à lire dans l'*écart* entre ces deux modalités nouées de l'existence.

C'est sur cela même que je désirais vous questionner :

Ne sommes nous pas très loin d'un commencement de collectif en tant que l'ignorance de cet écart pourrait en faire l'objet ?

Dans cette hypothèse, je suppose aussi que vous apparait l'étendue de l'impensé des modalités qui pourraient stratégiquement écrire cet objet ?

En tant que ça appelle coupures et renouages continus de l'écart pour le faire exister ? Et notamment à l'endroit des autres discours ?

...

Avec ma meilleure considération.